



ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 "

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 "

ÉTRANGER

Selon les droits de poste

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois; ils se paient d'avance aux bureaux du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant.

L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureaux : à Lyon, rue de la Charité, 48.

Dépôts : à LYON, chez les principaux Libraires.

AVIS

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Néanmoins, malgré la mesure ci-dessus, les divers travaux publiés dans *la Vérité*, n'engagent que la responsabilité de l'auteur.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

LE SPIRITISME DANS L'ANTIQUITÉ.

(11^e article. — Voir le dernier N°)

Après tant de témoignages qui, de tous côtés dans l'histoire, démentent les calomnieuses imputations d'idolâtrie proférées contre le genre humain, il y a sujet de douter que jamais un peuple ait réellement adoré des peintures ou des statues. Le sens commun, il faut bien en convenir, ne date pas d'hier, et n'est point un privilège particulier à quelques nations. Or, prendre des morceaux de métal ou de bois, des pierres ou des toiles peintes pour de saintes âmes, pour des Esprits célestes, pour le tout-puissant Auteur de la nature, serait un acte de telle stupidité, de tel abrutissement, qu'on ne trouve pas dans les annales du monde un seul peuple tombé si bas hors des limites du bon sens.

Des payens pensèrent, il est vrai, que la Divinité, présente en tous lieux par sa providence, l'était spécialement dans les statues consacrées à la représenter. Ils crurent aussi que les anges ou les Esprits, ministres de Dieu à l'égard des hommes, aimaient à honorer de leur invisible présence les temples et les statues qui leur étaient dédiées, plutôt que les lieux profanes de la terre. Qu'on accuse le paganisme d'avoir eu de telles pensées, à la bonne heure; mais aussi qu'on veuille bien remarquer qu'elles n'ont rien d'idolâtrique: elles ne seraient entachées tout au plus que de superstition. D'autres torts peuvent être, avec justice, reprochés au paganisme. La poésie, le fanatisme et le vice, fabriquèrent d'extravagantes légendes sur Dieu, les anges, les saints, les dieux, les demi-dieux, les mânes, les héros, les ancêtres, et mêlèrent au culte antique de profanes cérémonies, des cruautés mêmes qui font encore frémir. Malheureusement aussi les Esprits du mal, nommés plus tard exclusivement démons, reçurent des hommages. Et il paraît qu'au temps de saint Paul, temps de dépravation extraordinaire, plusieurs pays, où il avait voyagé, rendaient à ces êtres pervers un culte plus assidu qu'à Dieu même. C'est un abus, sans doute, mais n'y en a-t-il pas dans le Talmud, chez les Juifs, dans les vies des saints du christianisme?

Dira-t-on que les fables du Talmud et des anciennes vies de saints furent toujours méprisées des hommes de bon sens? Mais celles du paganisme eurent le même sort. « On

avoue généralement, » rapporte l'historien romain Diodore, « que les anciennes fables ne sont point des récits simples et concordants (1). » « D'un autre côté Denys d'Halicarnasse assure que Romulus rejeta toutes celles de la Grèce dans lesquelles il y avait des blasphèmes et des calomnies contre les dieux ou les génies, et qu'il habitua les Romains à bien penser et à bien parler des divinités. Aussi, » remarque le même auteur, « on n'entend pas dire chez ce peuple qu'Uranus ait été mutilé par ses enfants; ni que Saturne ait fait périr les siens par crainte de leur violence; ni que Jupiter ait renversé le pouvoir de Saturne, et enfermé son père dans le Tartare; ni que des hommes aient combattu, blessé, garotté, assujetti des dieux (2). »

La raison, ne l'oublions point, est de tous les siècles, elle habite tous les climats, elle vit chez tous les peuples. Le Chaldéen, l'Égyptien, le Perse, le Chinois, le Grec, le Scythe, le Romain étaient hommes comme nous, éclairés comme nous des clartés immortelles du bon sens. Et l'Arabe, le Birman, le Japonais, le Mongol, l'Indien, le sont aussi. Il n'est point permis de leur attribuer arbitrairement de monstrueuses croyances. Rions de leurs fictions poétiques, de leurs légendes burlesques, comme eux-mêmes rient des nôtres, à la bonne heure. Mais soyons assez justes pour ne pas condamner au hasard, d'après quelques apparences, la foi d'aucun peuple.

Voilà donc le paganisme justifié du genre d'idolâtrie dont on l'accuse le plus; justifié aussi du polythéisme qu'on lui impute, et du reproche d'avoir méconnu l'existence du vrai Dieu. Tous les autres dieux n'étaient que des Esprits subalternes, agissant sous sa direction.

Par là est confirmé le fait pleinement historique du règne de la religion chez tous les peuples. Il n'y a plus lieu de douter que tous n'aient professé et ne professent encore avec foi cette science sacrée. Seulement beaucoup l'ont ombragée de voiles tissés par la superstition: ombragée, mais non étouffée. Pour la voir vivante, il suffit d'écarter quelques gazes légères.

Remarquez bien aussi que tout ce qu'on peut reprocher à bon droit au paganisme, dans l'orient aussi bien que dans l'occident, se retrouve presque au même degré dans le ju-

(1) Bibliotheca historica, l. 4, c. 44.

(2) Antiquitates romane, l. 2, n. 48.

daïsme et dans le christianisme. Un auteur, catholique fervent, partisan du *diable* dans le magnétisme, les tables tournantes, et le spiritisme, a écrit ces lignes significatives dans son ouvrage *La Religion*, t. 1^{er}, p. 229 : « Outre les légendes païennes, il y a les juives et les chrétiennes, dont plusieurs ne sont guère moins stupides et moins monstrueuses. Voyez le Talmud, pour en être convaincu, les vieilles vies des saints, la légende dorée de Jacques de Voragine, et plusieurs autres livres ascétiques. Le culte payen n'a pas été seul souillé de cérémonies insensées ; lisez nos anciennes coutumes qui prouvent que le culte chrétien l'était aussi dans plusieurs provinces. »

De toute cette discussion, de ces constatations formelles, il résulte que le comte Joseph de Maistre a dit vrai lorsque, dans le onzième entretien des soirées de St-Petersbourg, il fait entendre ces paroles vraiment prophétiques : « Il sera démontré sous peu, et avant la fin du dix-neuvième siècle, que les traditions antiques sont toutes vraies, que le paganisme tout entier n'est qu'un système de vérités corrompues ou incomprises et déplacées ; il s'agit uniquement de les expliquer, de les purifier pour ainsi dire, et de les remettre à leur place pour les voir briller de tous leurs rayons. »

C'est ce que nous avons fait, c'est ce que nous continuons de faire encore dans les travaux annoncés. Il résulte de ce qui précède, que la croyance aux dieux et aux demi-dieux n'a été que la croyance aux Esprits, et qu'elle ne portait aucun préjudice, quelque exagérée et superstitieuse qu'elle ait été souvent, à la foi en un Dieu arbitre suprême de l'univers.

PHILALÉTHÈS

(La suite au prochain numéro)

LES PRÉCURSEURS DU SPIRITISME

SWEDENBORG.

(10^e article. — Voir le dernier N^o)

Swedenborg a très-bien répondu, n'est-il pas dit que *l'Esprit souffle où il veut* ? (c'est la réponse que fera plus tard Joseph de Maistre aux mêmes objections). Dans son avènement en chair, le Messie n'a-t-il pas choisi des pécheurs, des hommes du peuple et non les prêtres de la Synagogue. De même, les élus de l'avènement spirituel doivent être pris hors des rangs de cette église chrétienne (ici nous comprenons toutes les sectes du christianisme), par analogie avec le premier mouvement solennel de Dieu ; (nous omettons Moïse, les prophètes et les autres préparateurs dans la gentilité). Quelques-uns comme Saül, comme les juifs convertis au christianisme primitif, seront choisis à la vérité pour former le noyau des nouveaux apôtres ; mais la masse des obscurantistes, des ultramontains, des endureis qui se boucheront les yeux pour ne pas voir l'éclatante lumière du soleil nouveau, sera rejetée et prendra dans l'avènement actuel la place des juifs anciens, contempteurs du Christ. Donc, nous approuvons de toutes nos forces la vision de Swedenborg, et surtout ses admirables réponses.

Maintenant que nous avons terminé ce que nous avons à dire, soit par citations, soit par résumé de la doctrine de Swedenborg, il convient, avant de passer aux faits confirmatifs de sa vie, qui appuient ses prétentions, de juger sommairement les opinions de notre auteur.

Ce que nous blâmons énergiquement en lui, c'est qu'il conteste le progrès et la perfectibilité. Ce qu'est l'homme à sa mort, il le demeure éternellement : bon s'il est bon, méchant s'il est méchant, dans le faux s'il est dans le faux, dans la vérité s'il est dans la vérité. Swedenborg a donné en cela la preuve de ce qu'il avance, c'est qu'on se sépare très difficilement de ses préjugés et de ses erreurs. Quoique précurseur de la Jérusalem nouvelle, il était membre d'une communion protestante, qui repoussait le purgatoire et n'admettait aucun changement après la transformation, et il s'en est trop souvenu dans ses écrits. Ainsi un monde éternellement le même, où les mêmes faussetés, les mêmes vices, les mêmes imperfections resteront, tel est, au premier coup d'œil, la conception monstrueuse du voyant suédois. Mais qu'on y réfléchisse bien, tout en soutenant ce système désespérant à la lettre, il ne l'admet pas toujours en esprit. Il reconnaît des assemblées, des chaires d'enseignement parmi les anges et les Esprits ; il nous en représente plusieurs discutant entr'eux, et des anges venus du monde spirituel et même du céleste, prenant la peine d'admonester les *satans* et de vouloir les convaincre de la vérité. Donc, ils ont quelque espoir de pouvoir les ramener au vrai ; sans cela, à quoi bon cette peine qu'ils auraient prise ? Puis sa doctrine favorite par excellence de la nouvelle Jérusalem, implique nécessairement le progrès religieux ; il dit même formellement que la nouvelle église qu'il annonce sera supérieure à toutes celles du passé, en ce qu'elle s'attachera à l'esprit et non à la lettre, au sens interne plus qu'au sens externe des écritures. Voilà bien un perfectionnement, et remarquez bien qu'il ne le considère pas comme exclusivement de notre terre, puisqu'il y associe le monde spirituel dès l'année 1757, et comme l'influx est venu du monde céleste, canal du vrai divin, il y associe tous les mondes de Dieu. Disons le mot, Swedenborg en pratique contredit sa fausse théorie, tout est rempli de contradictions dans ses œuvres, car elles lui sont inspirées tantôt par de bons Esprits, tantôt par de mauvais ou du moins très inférieurs. De là la bigarrure étrange de ses révélations. Nous prouverons en fait par certaines anecdotes de sa vie ce que nous avançons philosophiquement.

Il y a encore un étrange galimathias dans ses expressions : tantôt il admet que ce qui est naturel, que la nature, en un mot, (nous avons cité les passages) embrasse tout, Dieu, comme nature incréée, et les Esprits et les anges, et les hommes comme nature créée, que cette qualification s'étend aux mondes célestes, aux mondes spirituels, puis il appelle nos mondes, les mondes matériels *NATURELS* ; c'est évidemment *MATÉRIELS* qu'il faut lire, et sous peine d'être inintelligible dans notre résumé, nous avons dû remplacer dans ce cas le terme *naturel* par cet autre *matériel*.

Il y a beaucoup de désordre dans les œuvres de Swedenborg ; disons cependant ce que nous louons hautement chez lui.

En disant que le mot *nature* s'applique à tout, aussi bien à l'incrée qu'au créé, il a devancé nos explications, rayé le mot surnaturalisme, et admis seulement un naturalisme supérieur à l'humanité terrestre, celui de Dieu, de ses anges, de ses Esprits.

Il a une lumineuse pensée, celle d'admettre l'unité des intelligences, en réduisant leurs manifestations dans tous les cercles, dans tous les tourbillons, dans tous les séjours particuliers au seul type humain qu'il considère comme le microcosme plus ou moins développé, et formant la chaîne incommensurable et ininterrompue avec le macrocosme, la grande âme, Dieu, idée déjà émise avant lui. Il distingue, comme le zohar et les anciens cabalistes, trois mondes :

- 1^o Le monde céleste,
- 2^o Le monde spirituel,
- 3^o Le monde matériel,

que couronne et sur lesquels planent l'influx divin, le vrai divin, le monde divin, qui les contient et les résume tous.

Nous avons vu de nos jours de soi-disant Messies, en Amérique, en France, en Grèce, en Allemagne, prendre cette théorie des trois mondes avec leur couronnement suprême, s'en dire les révélateurs et vouloir faire de cette révélation cabalistique et plus tard Swedenborgienne, la preuve de leurs douteuses missions.

Cette conception toutefois est plus grandiose qu'utile de nos jours, et nous n'y insisterons pas davantage.

Mais ce qui surpasse tous les autres avantages, c'est que la doctrine de Swendenborg, quoique éminemment bariolée de quelques vérités et de beaucoup d'erreurs, nous prouve de la manière la plus incontestable, l'existence du monde des Esprits. C'est ce que nous allons voir par l'exposition de plusieurs événements de sa vie, confirmatifs au plus haut degré des affirmations de l'auteur sur la source et l'origine de ses inspirations.

Avant de passer à ces anecdotes de sa vie, il est convenable de placer en regard de notre jugement sur Swedenborg, celui d'un enthousiaste disciple, et celui d'un partisan assez froid, quoique son biographe exact. On pourra ainsi les confronter.

L'enthousiaste sera M. de Micaëlis, auteur d'une esquisse (224 pages, Philadelphie, 1804) de la doctrine de Swedenborg, ouvrage très rare que nous n'avons eu qu'une seule fois dans nos mains.

« Swedenborg a été divinement illuminé, c'est lui qui nous a révélé dès 1750 la loi des mondes et de Dieu, les fonctions de la vie universelle ; c'est lui qui nous a promenés dans tout l'univers après l'avoir visité lui-même, de son vivant et pendant qu'il était parmi nous corporellement. Cette loi inconnue jusqu'alors, quoique déjà révélée aux cabalistes, consiste dans les trois mondes, céleste, spirituel, naturel (matériel), qui ont leur résumé et leur achèvement dans le divin. C'est le quaternaire sacré formant et expliquant le trinaire. Dieu, c'est le grand homme (Macrocosme) ; nous et les Esprits et les anges faits sur le même modèle archétype du créateur, nous sommes le petit homme (Microcosme). Voilà le grand secret qui est la clé de toutes choses, et de la vie de Dieu, et de la nôtre et de tout, et qui constitue l'analogie universelle. Quelle puissance, quelle profondeur, quelle admiration devrions-nous attribuer à ces révélations si elles venaient de Swedenborg ; qu'elle grâce, quelle reconnaissance, puisqu'elles viennent dans notre interne par l'influx divin, opérant à la fois au moyen de tous ses organes spirituels et célestes, et avec le canal de cet homme béni et élu entre tous, le grand Swedenborg (p. 442 à 446, ouvrage cité). Il continue ainsi ce que nous résumons :

Son monde spirituel tout entier, le monde des anges et des Esprits, est fait à l'image de l'homme. D'abord il n'admet pas un seul ange, un seul Esprit qui n'ait été homme.

Ensuite tout habitant de son ciel et de son enfer, anges et Esprits, mangent et boivent, marchent et dorment comme nous. Les cieux qu'ils habitent présentent des montagnes et des plaines, des forêts et des villes, des palais et des maisons, des champs et des vignes, des moissons et des fruits, des animaux et des meubles, des métaux et des pierres précieuses comme la terre. Les travaux et les affaires, les emplois et les dignités, les écritures et les livres, sont les mêmes encore que les nôtres. C'est tout simple, au premier abord : notre monde étant l'image de l'autre, la ressemblance des deux paraît forcée.

A. P.

(La suite au prochain numéro.)

VARIÉTÉS.

LE PENDULE EXPLORATEUR. — APPARITIONS CLAIREMENT CONSTATÉES, HONORABILITÉ DES TÉMOIGNAGES.

Voici ce que nous lisons dans le *Monde illustré* du 23 février 1861 :

L'autre jour, monsieur, vous racontiez les visions très réelles de la baronne Alphonse de Rothschild, de la princesse de Wichten..., de Cagliostro relativement à Lapérouse, et pourtant dans le même journal vos confrères se rangeaient sous la bannière de l'auteur de l'*Histoire du merveilleux dans les temps modernes*, en attaquant le *pendule explorateur* comme n'ayant rien de surnaturel...

Libre à chacun sans doute, en fait de *merveilleux*, de croire ou non ; mais comme vous me paraissez n'être, pas plus que moi, homme à reculer devant l'exposé d'un phénomène bien dûment constaté, je vous autorise, si cela vous plait, à publier, en tout ou en partie, dans votre *Courrier de Paris*, ce qui va suivre avec ma signature en toutes lettres.

Au printemps de 1853, j'eus la fantaisie d'étudier sérieusement, pendant plus d'un mois, le *pendule explorateur*, dit encore *pendule sympathique*, *pendule magnétique*, et qu'on devrait nommer avec plus de raison *pendule spirituel*.

A cet effet, je me mis en rapport avec lui au moyen d'oscillations diverses, de signes convenus, qui voulaient dire *oui*, *non*, *je n'en sais rien*, et des lettres de l'alphabet que je devais écrire sous sa dictée pour en former des mots et des phrases.

Il résulta de mes expériences :

1. Que ce pendule était mu par un agent occulte et fort intelligent ;
2. Que son intelligence ne pouvait être le reflet de la mienne, puisqu'il me disait des choses auxquelles je n'avais jamais pensé et que j'ignorais complètement ;
3. Que je fus souvent étonné de la connaissance qu'il avait de certains faits passés, présents et même à venir ;
4. Qu'il dissertait principalement sur des faits religieux ;
5. Qu'il me donna des renseignements très curieux sur le monde des Esprits ;
6. Que dans des dictées en très bon français et parfaitement orthographiées, il se plaisait à entremêler des mots baroques, presque dépourvus de voyelles et inintelligibles ;
7. Que sa volonté était tellement indépendante de la mienne que, selon sa disposition du moment, il refusait d'osciller si je le lui commandais impérieusement, tandis qu'il remuait avec force et opiniâtreté si je le lui défendais ;
8. Qu'on était plus ou moins apte à le faire mouvoir, et que nombre de personnes ne pouvaient y parvenir ou n'obtenaient de lui que de faibles oscillations ;
9. Qu'un jour, m'étant fâché contre lui, il me répondit sur le même ton ; qu'après un assaut d'injures réciproques, je me reconnus vaincu par la force des siennes, et que depuis lors il n'a plus voulu satisfaire ma curiosité, si ce n'est dans la dernière circonstance où il va être question de son pouvoir ;
10. Qu'un corps de nature de poids et de forme quelconque, suspendu par n'importe quoi de flexible, tels qu'un bilboquet par sa corde, une montre par sa chaîne, le premier corps venu par un fil d'environ 30 centimètres de longueur, oscillait sur ma demande, mais restait tout à fait immobile sans cela.

Vous jugerez donc de ma surprise, monsieur, je dirai presque de mon courroux, quand j'appris dernièrement par votre journal, que le nouveau détracteur du *merveilleux*, attribuait les oscillations du pendule à une influence purement humaine, notamment à l'électricité jointe à la volonté, à la pensée, ou au dé-

sir, ou à la *curiosité* de l'opérateur pour voir *réussir* ce phénomène, uniquement *matériel* et sans lui accorder la moindre intelligence!

C'était assurément le cas de renouveler des expériences dont je ne m'occupais plus depuis longtemps; ce que je fis d'abord avec un pendule entièrement composé de substances non conductrices de l'électricité. J'imaginai même un appareil suspensif, une espèce de petite potence en bois, dont la barre transversale soutenait trois pendules parfaitement fixes et ne présentant pas l'inconvénient de la suspension digitale, qui, quelque soin qu'on prenne, produit toujours de petites oscillations involontaires.

Le premier pendule consistait en un fil de chanvre de trente centimètres de longueur, au bout duquel était attachée une sonnette; le second dans une grosse bague-chevalière suspendue de même, et le troisième dans un fil de soie, qui soutenait un morceau de *cire* à cacheter flottant par-dessus un gâteau de résine et deux plateaux de verre superposés.

C'est par ce dernier que je commençai mes épreuves, en touchant simplement et très légèrement du bout du doigt l'extrémité du fil de soie entortillée autour de la barre transversale.

Voici les questions que je lui adressai et les curieuses réponses qu'il me fit sur-le-champ, en oscillant tout aussi bien que les pendules ordinaires :

— Est-ce l'électricité de mon corps qui te fait mouvoir?

— Non.

Ou bien est-ce ma *pensée*, ou mon *désir*, ou ma *curiosité*, qui produisent cet effet?

— Pas mieux.

— Serait-ce ma *volonté*?

— Non.

— Qu'est-ce donc qui te fait osciller?

— C'est mon plaisir... (et il s'arrête tout court sans plus vouloir remuer.

— Est-ce pour me prouver le pouvoir que tu as d'agir ou non, que tu t'arrêtes malgré ma volonté?

— Oui.

— Que penses-tu de ceux qui nient ton pouvoir et ton intelligence?

— Que ce sont des ânes...

— Cette expression est peu polie...

— Je le sais...

— Veux-tu la remplacer par une autre?

— Non, je la maintiens.

— Le premier venu peut-il te faire mouvoir?

— Non.

— Qu'exiges-tu pour cela?

— Le jugement, la confiance et la foi.

— Est-il nécessaire que je te *touche* et que je te *regarde* pour que tu agisses?

— Oui.

— En sorte donc que, si je fermais complètement les yeux, ou si je mettais un bandeau dessus, tu ne pourrais pas remuer?

— Non.

— Peux-tu m'en dire la raison?

— Non. Etc., etc.

Profitant de la circonstance, je me livrai encore à de nombreux et curieux essais suivis de réussite, tels que ceux d'exciter le mouvement d'une sonnette suspendue à un fil de dix mètres de longueur, et de faire osciller un boulet de canon pesant quarante livres. Mon pendule me dit qu'il ferait même osciller la terre entière s'il était possible de la suspendre à un lien!

Fort d'expériences aussi décisives, et plus irrité que jamais contre ceux qui ne voient dans ce phénomène *très merveilleux* que le jeu de l'imagination de l'expérimentateur, je rédigeai un

mémoire à son sujet, adressé, sous la date du 24 décembre 1860, à l'Académie des sciences de Paris.

(Ici deux extraits du dit mémoire que nous supprimons, afin de ne pas trop envahir ce courrier au profit d'un seul argument. Notre correspondant termine ainsi:)

Maintenant, monsieur, que va penser l'Académie d'un mémoire aussi outrepassant pour sa science et ses usages?... Elle en rira, sans doute, et le mettra au panier. — Je m'y attends, car elle ne croira au *monde invisible* que lorsque, apparaissant au grand jour de *ses yeux*, et courant les rues comme le magnétisme animal, elle pourra en dresser le plan et le déposer sur le bureau des longitudes.

Je n'attendrai donc pas son approbation pour vous offrir l'assurance, etc.

Docteur SYLVAIN EYMARD.

Lanchâtre, près Grenoble (Isère).

Mon cher Monsieur Piérart,

Des faits, toujours des faits! en voici deux nouveaux et je garantis l'absolue honorabilité de la signature qui en fait foi.

Tout à vous d'amitié,

L. FAYRE CLAVAIROZ,
Consul de France.

Ce 25 février 1861.

C'était au mois de décembre de l'année 1843. Ma femme dirigeait à cette époque, à Lima, un collège de demoiselles, situé rue de *Las Mantas*, une de celles qui aboutissent à la *Plaza Mayor*, au premier étage d'une des maisons principales de la ville, dont le rez-de-chaussée était occupé par l'intendant de police. Élèves, sous-maitresses, domestiques et directeurs, tous étaient couchés depuis longtemps et dormaient d'un profond sommeil, lorsque soudain une voix étouffée appelle à plusieurs reprises : Fanny! Fanny! Fanny! Puis la voix s'éteint. Or, parmi les pensionnaires se trouvait une jeune fille de ce nom; ce fut la seule qui n'entendit pas l'appel qui lui était adressé. Les autres élèves, les maitresses et les domestiques accoururent pour nous dire qu'on appelait Fanny. J'étais déjà levé pour voir d'où provenaient les cris. Les appartements donnaient sur une galerie qui dominait la première cour, à laquelle on descendait par un large escalier dont la porte était fermée. J'ouvris cette porte; personne dans l'escalier, personne dans la cour; toutes les lumières étaient éteintes chez l'intendant de police. Je fais le tour de la galerie, je vois que la porte de la rue est également fermée. Je cours rapidement au balcon, espèce de pièce en saillie sur la rue et qu'ont, à Lima, toutes les maisons à un étage. Personne non plus dans la rue; le silence le plus complet, l'obscurité la plus intense : presque au même instant minuit sonnait. Comme c'était un samedi, et que ce jour-là l'on avait l'habitude d'apporter aux pensionnaires le linge dont elles devaient se servir le dimanche, je dus croire et je crus en effet qu'une servante était venue en courant jusqu'à la maison; puis, qu'après avoir appelé pendant quelque temps, elle s'était enfuie, effrayée de se trouver seule dans la rue à une heure aussi avancée. Le lendemain, à sept heures du matin, nous fûmes avertis que la jeune Fanny ne sortirait point ce jour-là, parce que l'on redoutait pour cette enfant l'impression que pourrait produire sur elle la vue du cadavre ou du cercueil de sa grand'mère qui l'aimait avec idolâtrie et qui était morte la veille quelques minutes avant minuit, en appelant avec angoisse sa fille de prédilection.

NUSSARD LE NOIR.

(Extrait de la REVUE SPIRITUALISTE.)

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.